

étaient occupés par les Autrichiens, qui, soutenus par une nombreuse artillerie, couronnaient toutes les hauteurs jusqu'à Volta. Sur leur gauche, dans la plaine, entre Volta, Guidizzolo et Medole, s'avancèrent de nombreuses colonnes avec de l'artillerie et de la cavalerie pour déborder notre droite et la tourner. L'ennemi avait, en outre, entre Solferino et Peschiera, des forces considérables qui devaient s'opposer à l'armée du roi de Piémont, marchant de Desenzano à Pozzolengo. Les armées occupèrent ces positions quand, à cinq heures du matin, le 1<sup>er</sup> corps (maréchal Baraguey d'Hilliers) commença à s'engager devant Solferino. Les hauteurs et le village furent enlevés et occupés de haute lutte après un combat acharné. Pendant ce temps, le 2<sup>e</sup> corps, (maréchal de Mac-Mahon) qui était à droite du 1<sup>er</sup>, dans la plaine, s'étendait vers sa propre droite pour se relier avec le général Niel, qui marchait sur Medole.

L'Empereur avait pris le commandement de toute l'armée; Sa Majesté fit avancer l'infanterie et l'artillerie de la garde pour s'établir entre le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> corps et pour enlever San-Cassiano. Puis, pour renforcer la droite du maréchal de Mac-Mahon (2<sup>e</sup> corps), un peu vulnérable à cause de l'éloignement du général Niel, Sa Majesté envoya toute la cavalerie de la garde et les deux divisions de cavalerie du 1<sup>er</sup> et du 3<sup>e</sup> corps pour remplir le vide entre le 2<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup> corps.

Le maréchal Canrobert avait été chargé de surveiller le mouvement des Autrichiens attendus du côté de Mantoue.

Pendant toute la journée on s'est battu en avançant lentement, mais en avançant toujours en bon ordre, les corps se reliant entre eux. Le 1<sup>er</sup> corps, après s'être emparé de Solferino, a enlevé toutes les positions les unes après les autres, dans la direction de Pozzolengo; la nuit seule a pu l'arrêter. La garde s'est portée sur San Cassiano et sur Cavriana en couronnant les crêtes. Ce dernier village a été enlevé avec un grand entrain sous les yeux de l'Empereur, qui dirigeait lui-même le feu de l'artillerie.

Quant au 4<sup>e</sup> corps (général Niel), il avançait pas à pas, gagnant toujours du terrain. Il y eut un moment, vers quatre heures de l'après-midi, où, pour soutenir leur retraite, les Autrichiens firent un suprême effort pour s'établir entre le 4<sup>e</sup> et le 2<sup>e</sup> corps. Une lutte acharnée s'engagea; l'infanterie et l'artillerie y prirent part, et la cavalerie, par plusieurs charges, acheva de décider le succès de cette grande journée. Ce fut là le dernier acte de la bataille; les Autrichiens se mirent en retraite sur toute la ligne. Cette retraite fut favorisée par un orage épouvantable qui dura plus d'une heure; le tonnerre, la grêle, le vent, enfin une trombe affreuse, produisirent un tel effet, qu'on ne distinguait plus rien sur le champ de bataille.

Quand le temps fut devenu calme, l'ennemi avait disparu, et l'on voyait au loin la direction que prenaient ses colonnes de retraite. L'Empereur d'Autriche, qui logeait à Cavriana, dans l'endroit même où plus tard l'Empereur a établi son quartier-général, a quitté vers quatre heures le lieu de la bataille, en se retirant du côté de Goito. Des hauteurs de Cavriana, on a pu voir la forte colonne de poussière qui s'élevait sous les pas de son escorte.

L'Empereur Napoléon a été en quelque sorte supérieur à lui-même; on l'a vu partout, toujours, dirigeant la bataille; tout le monde autour de lui frémissait du danger qui le menaçait sans cesse; lui seul semblait l'ignorer. La protection dont Dieu l'a couvert s'est étendue à son état-major; un cent-garde seul a été blessé près de Sa Majesté; plusieurs chevaux de l'état-major et de l'escorte ont été tués ou blessés.

(Moniteur universel.)

**FAITS DIVERS.**

Un Te Deum solennel sera chanté le dimanche 3 juillet dans toutes les églises de France, pour rendre grâce à Dieu de la victoire de Solferino.

A Paris, cette cérémonie aura lieu à onze heures et demie dans l'église métropolitaine de Notre-Dame.

S. M. l'impératrice y assistera. Tous les corps constitués seront invités à s'y rendre.

La chambre de commerce de Bordeaux avait voté 40,000 fr. pour les soldats ou marins blessés de l'armée d'Italie; le conseil municipal de cette ville vient de voter d'acclamation 20,000 francs dans le même but. En outre, une souscription générale est organisée.

La magnifique villa de Vedano, près Monza, appartenant à M. le comte Giulio Litta, a été offerte par son propriétaire, et gracieusement acceptée, pour recevoir 24 officiers blessés des armées. C'est le propriétaire qui fournit à tous les besoins de ces braves.

Nous lisons dans le *Constitutionnel*: Hier, dans un but qu'il serait difficile de qualifier, on avait ajouté au crayon, au bas d'une des dépêches affichées aux abords du Luxembourg, et en leur donnant l'apparence d'une communication faite par le ministre de l'intérieur au président du sénat, des chiffres fabuleux et ridicules à force d'exagération, sur le nombre des ennemis tués, blessés ou faits prisonniers, et sur celui des canons et des drapeaux tombés en notre pouvoir dans l'affaire du 24 juin. — Déjà plusieurs personnes copiaient cette fausse nouvelle, lorsque l'autorité en a fait bonne justice en ordonnant qu'elle fut effacée de l'affiche, et en faisant rechercher les auteurs, qui ont été bientôt découverts.

Parmi les 799 soldats de l'armée autrichienne faits prisonniers à Magenta et internés à Nantes se trouvent huit Italiens. Conduits à la caserne de la Mitrie avec leurs compagnons, ces hommes n'ont pas tardé à être l'objet de vives récriminations de la part des Autrichiens. Dans la soirée du 24, ceux-ci les accusèrent vivement de trahison en leur reprochant d'avoir mis bas les armes devant l'ennemi, au lieu de le combattre. Les Italiens répondirent à ces reproches avec non moins d'animation et convinrent qu'ils s'étaient volontairement rendus. Alors, les Autrichiens, furieux, se jetèrent sur ces malheureux et les frappèrent violemment.

La compagnie du 50<sup>e</sup> de ligne, préposée à la garde des prisonniers, intervint aussitôt pour terminer cette rixe, ce qu'elle ne put faire sans éprouver une certaine résistance de la part des Autrichiens. Enfin, on mit les Italiens à l'abri

des coups de leurs adversaires en les faisant sortir, et ils furent conduits à la caserne de passage, rue Marceau, où ils ont couché depuis ce jour.

(Phare de la Loire.)

— On lit dans l'Alsacien :

Le 15 avril dernier, après huit heures du soir, M. d'Attel, ancien militaire français, portant la médaille de Crimée et aujourd'hui employé dans une maison de commerce de Paris, descendit dans un des premiers hôtels de Mayence, revenant de Francfort, où il avait été pour les affaires de sa maison. Il comptait repartir le lendemain pour la France par un des premiers convois, et il avait laissé ses effets au débarcadère du chemin de fer. Se sentant un peu indisposé, il se coucha immédiatement, après avoir inscrit son nom dans le livre des voyageurs de l'hôtel.

Le lendemain à sept heures, un commissaire de police, accompagné de quelques agents, vint le sommer de le suivre. Notre jeune compatriote, après quelques observations sur ce qu'il y avait d'étrange dans ce procédé, se mit de ses papiers et d'une somme de 840 fr. en or qu'il avait avec lui, et se mit à la disposition des agents de la force publique.

Il croyait qu'on le conduisait chez un magistrat pour constater son identité; mais, à son grand étonnement, il fut écroué dans la prison dite Holtzthurn, où on l'enferma dans une cellule infecte, malgré ses protestations et sa demande répétée d'être mené devant l'agent consulaire français.

Ce n'est qu'au bout de vingt-et-un jours qu'il subit un premier interrogatoire, et, alors seulement, il parvint à apprendre qu'il était arrêté sous l'inculpation d'espionnage et de vagabondage. Au lieu de le reconduire dans sa première prison, il fut enfermé dans un cachot plus infect encore.

Il était au secret le plus absolu et il ne pouvait donner avis ni à ses parents ni à son patron de sa déplorable situation. En outre, on l'avait mis au régime du pain noir et de l'eau, sans lui permettre le moindre adoucissement au moyen de ses ressources pécuniaires. Son argent et ses papiers avaient été saisis.

Le premier interrogatoire fut suivi de plusieurs autres, et chaque fois il fut conduit devant les magistrats les menottes aux mains, comme un scélérat, à travers les longues rues de Mayence. Il paraît que l'un des juges instructeurs assisonnait ses interrogatoires des formes les plus brutales; il faisait du zèle. — Ceux qui s'apitoyaient sur la situation de notre infortuné compatriote, étaient obligés de cacher leurs sympathies pour ne pas subir à leur tour les effets du courroux des agents plus zélés.

— Cette incarcération, accompagnée de mau-

vais traitements de toute sorte, dura deux mois et deux jours, au bout desquels les magistrats prononcèrent un jugement de non-lieu, et ordonnèrent la mise en liberté immédiate.

M. d'Attel réclama en vain ses effets laissés au chemin de fer; on ne put les retrouver et on ne répondit que par des grossièretés à ses réclamations. Il fut obligé de revenir en France couvert de misérables vêtements usés dans les cachots et rongés par les rats. Sur les 840 fr. que l'on avait saisis, on lui retint 250 fr. pour frais de procédure, d'interprète, etc.

La santé de M. d'Attel a été gravement compromise à la suite du régime, des mauvais traitements et des angoisses de son incarcération. Pour revenir de Mayence à Strasbourg, trajet qui s'effectue en quelques heures, il fut obligé de séjourner en route plusieurs fois; son estomac délabré lui occasionnait des vomissements jusqu'au sang, et il perdait ainsi les déboursés faits à chaque point de départ pour le reste de sa route. Le corps si amaigri de notre compatriote porte en ce moment encore les traces des traitements qu'il a subis.

M. d'Attel compte adresser une plainte au gouvernement français dès son retour à Paris, et il n'y a pas à douter que celui-ci ne demande un compte sévère, au gouvernement que cela concerne, de cet indigne outrage fait à la personne d'un paisible et inoffensif voyageur français, et de cette violation des droits internationaux. — Ed. Huder.

Vendredi sont arrivés à Alger 624 prisonniers autrichiens, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de Lombards. Ces soldats ont été accueillis avec la plus grande cordialité par toutes les classes de la population et surtout par les militaires.

M. de Lesseps écrit d'Alexandrie, 14 juin :

Malgré la circulaire de Son Altesse à tous les consuls généraux, les travaux n'ont pas été interrompus et tous les jours passent encore des ouvriers pour se rendre à Péluse, où les travaux préparatoires se poursuivent sans relâche. M. de Lesseps se borne à faire les travaux pour lesquels il a été autorisé; il ne doit donc pas s'inquiéter des mesures que prend le gouvernement égyptien pour faire acte de soumission envers la Sublime-Porte et aussi pour donner satisfaction aux ennemis du canal. M. de Lesseps poursuit son œuvre et ne s'arrêtera que lorsqu'il se trouvera sur le terrain du canal face à face avec ses ennemis.

Cette lettre est suivie d'une protestation de M. de Lesseps, dans laquelle il rappelle les engagements contractés par le vice-roi d'Égypte, et qui se termine ainsi :

Contester ce programme, c'est nier la concession elle-même, c'est suspendre les opérations de la compagnie après les avoir encouragées et autorisées, c'est la frapper d'incapacité et la contraindre à laisser ses capitaux improductifs, c'est enfin encourir encore envers elle et envers le monde civilisé la plus grave des responsabilités, car c'est mettre de ce chef aussi la compagnie dans l'obligation de protester contre un déni de justice et de rendre le vice-roi responsable de la non exécution de conventions sacrées.

KARMESSSES.

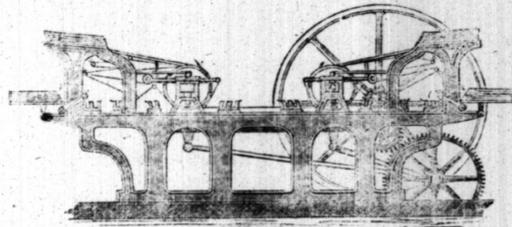
Dimanche 3 juillet.

Annœullin, Aescq, Gruson, Hantay, Illies, La Bassée, Le Maisnil, Lille, Lys-lez-Lannoy, Marcq-en-Barœul, Moulins-Lille, Sainghin-en-Weppes, Santes et Verlinghem

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

**IMPRESSIONS EN TOUS GENRES**

exécutées à la presse mécanique.



**J. REBOUX**

IMPRIMEUR & LITHOGRAPHE

20, RUE NEUVE

ROUBAIX.

— Je l'aimais.  
— Au milieu d'intrigues imaginées par...  
— L'amour...

— N'importe, son mari fut trompé, et, dans un moment de désespoir, de haine et de démence, il se laissa entraîner à consentir au divorce.

Feldmans ne détournait pas ses yeux de Weissenbourg. Il commençait à deviner qui il était. Bientôt la renommée lui apprit que sa jeune femme divorcée allait... se marier. Cette nouvelle le frappa d'un coup terrible; il l'aimait encore, il l'aimait plus que jamais. Malgré les ordres de son gouvernement, il quitta sa mission à l'étranger et retourna en Pologne. L'insensé ne savait pas ce qu'il faisait; il oubliait qu'il n'avait plus de femme.

Les yeux de Weissenbourg étincelaient. Il était près de suffoquer.

Contre le déshonneur qui l'avait déjà frappé, à peine avait-il franchi la frontière de Pologne, qu'il apprit un événement qui couvrait d'une honte ineffaçable la faible femme qu'il aimait, la famille dont elle avait repris le nom et lui-même, qui se sentait au fond du cœur l'unique soutien, l'unique appui de cette femme...

Weissenbourg était tout à fait, en ce moment, le sombre et sinistre Daniel.

Le mariage devait être célébré. Déjà l'on était au soir fixé. Voulu cacher sa honte sous le masque d'une cérémonie publique, on avait choisi cette même église des Bénédictins où l'on s'était vu pour la première fois. Rien n'avait été épargné pour rendre cette fête aussi solennelle que possible. Curieux comme toujours, le peuple accourait en foule pour voir, pour admirer. Il était convenu que les cortèges des mariés entrecroiseraient chacun par un côté du temple et se ren-

contreraient à l'autel. L'église était remplie de spectateurs. Quand l'heure sonna et que les portes s'ouvrirent, le cortège de la fiancée entra au son des cloches et des chants religieux. Mais quel effroi la saisit lorsqu'en arrivant à l'autel, elle n'y trouva point de fiancé! Elle l'attendit en vain un quart d'heure dans les plus horribles angoisses; enfin, on l'emporta plus morte que vivante.

Feldmans baissa la tête. Elle avait trahi son époux, et elle se voyait à son tour trahie par celui qui l'avait déshonorée. Son existence devenait tout à coup une honte éternelle. Comprenez-vous, baron, ce que c'est qu'une pareille honte?

— Je le comprends...

— Plus de vingt ans elle a balancé entre l'amour et la haine.

Feldmans porta la main sur sa poitrine, comme pour imposer silence aux reproches d'un cœur agité.

— Plus de vingt ans son unique appui, son unique protecteur, son mari trompé a maudit celui qui a empoisonné son existence.

Feldmans leva les yeux.

— Et pourtant il ne s'est pas vengé! dit-il lentement.

— Non, mais il a sans cesse attendu l'instant de la vengeance.

— Attendu?

— La femme séduite est devenue mère...  
— Mon Dieu!  
— Mère d'un fils.  
— Qui vit?

— Qui a grandi et qui est devenu un homme, monsieur, un vengeur né. C'est lui que nous avons attendu.

— Silence, je vous en supplie!

— Comprenez-vous à présent qui je suis, monsieur le baron?

— Et Weissenbourg et Daniel?

— Double masque, monsieur, double mensonge, si vous voulez. Il faut savoir tromper les hommes, n'est-ce pas, baron, pour exécuter ses plans?

— Vous m'offensez.

— Deux mensonges... ou, plus exactement peut-être, deux voies, l'une pour l'homme du monde, l'autre pour la haine secrète...

— Ah!

— Deux bras, monsieur le baron, l'un appartenant au diplomate, et toujours prêt à exécuter quelque tour habile, l'autre appartenant au vengeur et toujours armé d'un poignard.

Feldmans était profondément ému, moins peut-être des paroles de Daniel que de ses propres pensées. Anna, l'enchanteresse qui l'avait ravi lorsqu'il était encore un jeune homme, avait été le plus beau rêve, le premier charme de son cœur, le premier objet de son amour. Il n'entendait les menaces de Daniel que comme le bruit d'un tonnerre lointain, tandis que son âme s'enivrait des délices du souvenir, et que l'image d'Anna rayonnait à ses yeux sous les couleurs les plus séduisantes. Son cœur l'avait oubliée vingt ans, et elle y rentrait en triomphe. Il la voyait sourire et rougir; il l'entendait prier et soupirer; il la sentait aimer et souffrir... et, lui aussi, il souriait et rougissait, il aimait et souffrait.

— Anna, dit-il enfin, fut une seconde Juliette, et moi un second Roméo. Je la vis, et je l'aimai; je l'aimai, et je voulus vivre et mourir pour elle. Notre amour fut une ivresse; une ivresse, une volupté divine. Le jour était venu où des liens sacrés allaient nous unir à jamais;

une joie solennelle remplissait mon âme, mon cœur débordait de félicité. Je me jetai, tout entier aux rêves de mon imagination, dans la voiture qui devait me conduire à l'église des Bénédictins. Toutes mes pensées étaient à mon bonheur, et le temps fuyait à mon insu. Je me croyais bercé sur un nuage d'or, au milieu d'un ciel étincelant d'étoiles. Quand la voiture s'arrêta, je m'élançai à terre pour courir à l'autel; mais jugez de mon effroi, lorsque je me vis loin de la ville et entouré de personnes étrangères qui me retinrent de force.

— Il fallait périr plutôt que de céder.

— Dans la lutte qui s'engagea, je reçus un coup d'épée qui me força de garder le lit. Et, à mon retour à Cracovie, Anna avait disparu.

— Expliquez-vous mieux, monsieur le baron.

— J'étais jeune, et je voyageais sous la surveillance de Sprengporten, qui, ayant découvert mon dessein, corrompit le cocher.

— Et vous lui avez pardonné?

— Pardonner un crime? Jamais. En ce moment encore, je bous de colère au souvenir de cette violence.

Tous deux gardèrent le silence un instant.

— Mais Anna... continua-t-il, ah! où est-elle, la malheureuse, la ravissante Anna?

Les yeux de Feldmans et de Weissenbourg se rencontrèrent. Deux éclairs d'amour se croisèrent dans ces regards.

Daniel comprenait que l'inclination de Feldmans s'était réveillée, et il tremblait de crainte et de fureur.

(La suite au prochain numéro.)